

Marcel Frydman, *Le traumatisme de l'enfant caché. Répercussions psychologiques à court et à long termes*, Préface de Serge Klarsfeld, L'Harmattan, 2002

Patrick Cabanel

Citer ce document / Cite this document :

Cabanel Patrick. Marcel Frydman, *Le traumatisme de l'enfant caché. Répercussions psychologiques à court et à long termes*, Préface de Serge Klarsfeld, L'Harmattan, 2002. In: *Diasporas. Histoire et sociétés*, n°2, 2003. Langues dépayées. pp. 200-202;

https://www.persee.fr/doc/diasp_1637-5823_2003_num_2_1_895_t1_0200_0000_3

Fichier pdf généré le 15/11/2019

qui à trois reprises au moins précisent ou rectifient ceux que M. Rajsfus avait lui-même recueillis. Il ressort de cette enquête un fait massif: la congrégation de Notre-Dame de Sion, avec ses deux branches, féminine et masculine, a pris pleinement sa part du sauvetage des juifs au cours des années 1940. Les attitudes ont certes varié d'une maison à l'autre: si partout l'engagement est le fait d'une petite équipe active, on doit distinguer entre Lyon et Grenoble, d'une part, où toute la communauté semble concernée, et à tout le moins informée, et Paris, où la proportion est à l'inverse très faible, et où les religieuses n'ont pas même su sauver l'une des leurs, roumaine d'origine juive. Le P. Devaux, en revanche, s'est occupé de placer loin de Paris pas moins de 404 enfants juifs.

Dans une dernière partie, Madeleine Comte affronte la délicate question du baptême des juifs. Elle a pu consulter le registre de catholicité de la chapelle parisienne des religieuses de Notre-Dame de Sion: en six ans, de 1939 à 1945, on y recense 981 baptêmes, soit la moitié du total des 1953 baptêmes enregistrés de 1842 à 1958. Le flux culmine en 1941-1942 pour décliner ensuite, dès lors qu'il apparaît que le baptême ne suffit plus à protéger. C'est bien un abri que les juifs semblent avoir recherché dans ce geste; cela explique la proportion croissante des citoyens français, qui se sentent de plus en plus menacés, et des plus jeunes: les moins de dix ans forment moins de 2% des baptisés en 1939, mais 21% en 1944; la part des dix à vingt ans passe au même moment de 9 à près de 27%. Les adultes, lorsqu'ils n'ont pas été déportés, ne demanderaient donc le baptême que pour les enfants, afin de les mettre à l'abri. Notre-Dame de Sion a accordé ces baptêmes en nombre, mais au terme d'une vraie préparation, contrairement à ce qui se faisait dans les diocèses de Toulouse et surtout de Nice, dont les évêques acceptaient de donner de faux baptêmes. On peut louer la sincérité recherchée à Notre-Dame de Sion, ou préférer la générosité de clercs ne reculant ni devant l'urgence ni devant des faux. Y a-t-il eu pression

sur les enfants, de la part d'une congrégation religieuse dont le prosélytisme et la mission envers les juifs sont la vocation même? Madeleine Comte pense que de tels gestes sont surtout intervenus à l'extérieur de la congrégation, dans d'autres institutions catholiques auxquelles les religieuses, faisant de leur couvent une plaque tournante, confiaient les enfants. On peut noter que cette exonération de la congrégation «missionnaire», somme toute mieux informée et plus respectueuse du monde juif que l'ensemble de l'Église, ne fait que reporter sur d'autres pans de cet ensemble la responsabilité d'une activité prosélyte qui dut, ici et là, se révéler au moins indiscrete ou brouillonne.

Au total, ce livre verse une pièce importante au dossier des relations entre l'Église catholique et les juifs dans la période cruciale des années 1940; il le fait avec une prudence et une information qui sont le meilleur gage du sérieux de son apport. ■

Patrick CABANEL

MARCEL FRYDMAN

*Le traumatisme de l'enfant caché.
Répercussions psychologiques
à court et à long termes*

Préface de Serge Klarsfeld

L'Harmattan, 2002, 251 p.

Il s'agit de la réédition d'un ouvrage initialement paru en Belgique (Éd. Quorum, 1999). L'auteur, professeur émérite de psychologie à l'Université de Mons-Hainault, en Belgique, a consacré ses travaux à la méthodologie de l'enseignement, à l'autoformation, à la prévention des habitudes tabagiques, etc. Il livre ici un livre assez surprenant: on y trouve à la fois, dans une grosse première moitié, une autobiographie, puis une étude scientifique appliquée aux institutions de placement d'enfants et aux performances intellectuelles de ces enfants. Il n'y a pas rupture de ton d'une partie à l'autre, puisque l'auteur ne laisse pas

de jeter en permanence un regard de psychologue sur l'enfant caché et placé qu'il fut à partir d'avril 1943.

Il est accueilli, avec d'autres enfants juifs, au château Thomas Philippe, dans le village de Cul-des-Sarts, province de Namur, non loin de la frontière française. Le livre propose de ce fait une contribution à l'histoire des juifs dans la Belgique occupée par les Allemands avec l'appui des collaborateurs locaux, les Rexistes. L'auteur et sa mère – le père ayant été surpris en Pologne par la déclaration de guerre – avaient d'abord fui la Belgique en mai 1940, pour se retrouver à Luchon, puis dans le camp de Brens, près de Gaillac. Revenus en Belgique, ils ont retrouvé leur domicile, en dehors du quartier juif de Bruxelles, ce qui leur a valu d'échapper aux premières grandes rafles de l'été 1942. En septembre, ils passent à la clandestinité en se cachant dans un appartement que leur prête un tailleur de pierres. L'aggravation de la situation incite les organisations de secours juives (le *Comité de Défense des Juifs*, affilié au *Front de l'Indépendance*) à séparer les enfants de leurs familles pour les abriter dans des institutions spécialisées. C'est le début de l'expérience des enfants cachés, vécue par des milliers d'entre eux dans l'Europe de l'Ouest. On peut lire l'étude de Marcel Frydman comme la monographie de l'une de ces colonies scolaires, ouvertes à l'origine pour des enfants en difficulté, peu à peu transformées en lieu de refuge pour des juifs. Signalons ici un livre peu connu sur un château de l'Ariège qui a abrité une expérience voisine ; il a été rédigé par un ancien instituteur des enfants : Sebastian Steiger, *Les Enfants du château de La Hille*, Brunnen, Bâle, 1999 (traduit de l'allemand, 1992).

Beaucoup d'enfants juifs, au sortir de la guerre, étaient devenus orphelins, leurs parents ayant disparu dans les camps de la mort. L'aventure du placement dans des *homes* collectifs continue donc pour eux pendant plusieurs années, jusqu'à l'âge adulte. C'est le cas de l'auteur, que sa mère malade ne peut d'abord accueillir. Il partage donc la vie d'autres enfants puis adolescents dans les

homes de la Jeunesse ouvrière chrétienne de Belgique, puis de l'AIVG (Aide aux Israélites victimes de la guerre) ; leur groupe, fort de 119 personnes, se défait peu à peu, avec l'émigration d'une quarantaine d'entre eux aux États-Unis, en Israël, en Australie, ou au Canada, où des familles juives se sont proposées pour les accueillir ; les autres entrent dans la vie active en Belgique. En mai 1991, une réunion internationale a accueilli à New York environ 1 600 anciens enfants cachés ; d'autres réunions ont eu lieu à Jérusalem en 1993 et à Bruxelles en 1995. La *Hidden Child Foundation*, créée aux États-Unis, a entrepris un travail de collecte des témoignages, d'élaboration d'outils didactiques, de publication d'un bulletin bimensuel, d'interventions dans l'enseignement secondaire américain. En France, l'association « Enfants cachés » accomplit un travail similaire.

Spécialiste de pédagogie et de psychologie, Marcel Frydman propose deux séries de remarques, dans l'essai de systématisation qui occupe la seconde partie du livre. Il souligne tout d'abord que nombre d'enfants cachés sont devenus, comme lui-même, psychologues ou psychothérapeutes, un choix dont on voit bien l'origine ; d'autres, pour des raisons voisines, se sont engagés dans le travail social. Plusieurs, en dépit de scolarités perturbées ou brisées et du temps perdu, ont mené de brillantes études qui ont fait d'eux des médecins ou des universitaires. Ce n'est pas un hasard : les spécialistes parlent à leur propos de résilience (de l'anglais *resilience* ou *resiliency* : élasticité, rebondissement) pour désigner cette aptitude de surcompensation grâce à laquelle un individu parvient à rebondir à la suite d'un traumatisme. C'est vrai de beaucoup de traumatismes, note M. Frydman (le bègue devenu orateur : Démosthène ; le sourd devenu compositeur : Beethoven...), et particulièrement de celui qu'ont vécu tant d'enfants juifs cachés.

Si la résilience est la face lumineuse de ces destins entamés dans la tragédie des années 1940, d'autres répercussions sont beaucoup plus lourdes à surmonter. L'auteur insiste, à

l'aide de nombreux témoignages publiés dont on trouve l'utile liste en bibliographie, sur l'anxiété dont les anciens enfants cachés n'ont jamais pu se défaire ; sur le deuil impossible de parents auxquels, selon le titre d'un livre déjà ancien, ils n'ont jamais pu dire « au revoir » (Cl. Vegh, *Je ne lui ai pas dit « au revoir ». Des enfants de déportés parlent*, Gallimard, 1980) ; sur la difficulté à transmettre son expérience ; sur les sentiments en partie contraires, mais également douloureux, de l'abandon et de la culpabilité. Le « Toi, tu as eu de la chance » lancé aux survivants a résonné pour beaucoup comme une accusation implicite. Ces pages sont parmi les plus significatives du livre. Dans sa préface, Serge Klarsfeld signale à leur propos que le travail accompli avec lui par les Fils et filles de déportés juifs de France, pour l'élaboration de la liste des 80 000 déportés, a fonctionné comme une thérapie.

Au total, ce livre qui n'est pas écrit par un historien apporte beaucoup aux historiens de la Shoah et de la survie des juifs dans l'Europe occupée. ■

Patrick CABANEL

CATHERINE HOREL

La restitution des biens juifs et le renouveau juif en Europe centrale. Hongrie, Slovaquie, République Tchèque

Francfort-sur-le-Main, Peter Lang, «Wiener Osteuropa Studien», 2002, 211 p.

Catherine Horel s'est fait connaître par ses travaux sur les juifs hongrois (*Juifs de Hongrie 1825-1849, problèmes d'assimilation et d'émancipation*, Strasbourg, 1995) et sur Budapest (*Histoire de Budapest*, Fayard, 1999). Le présent livre, issu de son mémoire pour l'habilitation à la direction de recherches, se révèle d'un grand intérêt pour l'histoire des juifs, de 1938 à nos jours, dans deux puis trois pays qui sont moins familiers que d'autres au lecteur français, la Hongrie et

la Tchécoslovaquie, puis la République Tchèque et « les » Slovaquie (celle de Mgr Tiso et celle d'après 1993)

Le plan est à la fois chronologique, thématique et géographique. Du point de vue de la chronologie, deux époques sont abordées, que sépare un long hiatus : les années 1938-1944 et celles qui précèdent l'installation des régimes communistes ; puis la période entamée avec la chute de ces mêmes régimes. Entre les deux, c'est le silence, y compris chez la plupart des juifs : après le procès de Laszlo Rajk, en 1949, « les Juifs disparaissent complètement des intérêts du pays et de ses dirigeants ; comme en Tchécoslovaquie, mais de façon moins brutale, l'identité juive est reniée par les autorités hongroises et en conséquence par une partie de la communauté » (p. 86). Cette périodisation trouve une traduction thématique : la première partie du livre, « La confiscation », traite de l'antisémitisme, de la spoliation et du génocide au cours des années 1930 et 1940, avant un court chapitre sur une première tentative de restitution des biens juifs. La seconde partie s'intéresse au processus de restitution et de compensation intervenu dans la dernière décennie du xx^e siècle, alors que l'opinion publique internationale se révèle attentive aux questions relatives aux biens et à l'art des juifs spoliés par les nazis ou leurs collaborateurs, de la Suisse à l'Autriche et au-delà. Une dernière partie analyse l'actuel renouveau de l'identité juive en Europe centrale, autour du patrimoine immobilier, des musées, de l'entretien de la mémoire et de l'éducation des jeunes.

Le dernier principe d'exposition est géographique, ou national : tour à tour, Hongrie, Slovaquie, Pays puis République Tchèques, sont étudiés. À l'évidence, les traits propres à chaque histoire et à chaque situation politique, juridique, culturelle, rendaient nécessaire une telle démarche. Mais l'on aurait apprécié que Catherine Horel tente au moins d'écrire, en introduction ou conclusion à ses première et deuxième parties, quelques pages de synthèse qui mettent en valeur les points